

# Histoire et environnement dans les pays de l'indianocéanie. Du XVIIe siècle au XXIe siècle

Prosper Eve

► **To cite this version:**

Prosper Eve. Histoire et environnement dans les pays de l'indianocéanie. Du XVIIe siècle au XXIe siècle. Revue Historique de l'océan Indien, Association historique internationale de l'océan Indien, 2014, Histoire et environnement en indianocéanie depuis le XVIIe siècle (La Réunion, Maurice, Rodrigue, Madagascar, Les Seychelles, Mayotte, les Comores), pp.205-212. hal-03249190

**HAL Id: hal-03249190**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03249190>**

Submitted on 4 Jun 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Histoire et environnement dans les pays de l'indianocéanie  
Du XVII<sup>e</sup> siècle au XXI<sup>e</sup> siècle**

Mot introductif de Prosper Eve  
Président de l'AHIOI

Mesdames et Messieurs les élus,  
Mesdames et Messieurs les Professeurs,  
Chers étudiants,  
Chers amis,

En tant que Président de l'Association Historique Internationale de l'Océan Indien, je suis heureux d'ouvrir ce colloque dont le thème, Histoire et environnement dans les pays de l'indianocéanie du XVII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, devrait passionner plus d'un, à une époque où journalistes, économistes, géographes et politiques ne jurent que par l'économie durable. Dissserter sur l'évolution des paysages pendant ces quatre derniers siècles marqués au fer chaud de la mondialisation et de la plus grande circulation des hommes et des biens, est une entreprise saine, car l'existence même de ceux qui y vivent dépend de la gestion du capital patrimonial naturel primitif.

Ce thème est passionnant, car tous les premiers voyageurs qui ont circulé dans cette zone ont été émerveillés devant les paysages naturels qui s'offraient à leur vue, et ils n'ont pas tari d'éloges sur la valeur de ces biens fabuleux dans leurs récits de voyage. Après plus de trois siècles d'aménagement pour les dernières terres colonisées, un état des lieux, des biens, mais aussi une évaluation de l'attitude des hommes devant la nature s'avère nécessaire, car l'avenir des générations futures en dépend.

L'Histoire peut être écrite à la seule lumière des relations que les hommes ont entretenues avec la nature. Partout dans les mythologies anciennes, avant que les religions de Dieu le Père ne prennent le relais, la Nature est vénérée comme une Mère, l'homme se sent son fils. La Nature est Mère parce que, comme elle, elle est féconde, comme elle, elle donne naissance. Ne disposant d'aucune technique puissante, ni d'aucun savoir proprement scientifique, soumis aux hasards des saisons et des rencontres, l'homme primitif respecte et craint cette Nature tellement plus forte que lui. L'homme, à l'origine, est intégré à elle. Puis des techniques de plus en plus puissantes vont faire de lui, pour reprendre l'expression de Descartes, le maître et le possesseur de la nature. La nature n'est pas seulement un ensemble d'objets à exploiter et à transformer, elle est aussi, elle est d'abord un milieu de vie. L'homme n'est pas seulement dans la nature, ou avec elle, mais il vit aussi contre elle. Son existence est une lutte contre la faim, le climat, la maladie. La connaissance, la technique et l'industrie sont les trois moyens de cette lutte. La volonté de connaître ne va pas sans la désacralisation de son objet. Les Grecs voyaient dans la lune une déesse, les

Américains y ont laissé la trace de leurs pas et ont prélevé des kilogrammes d'échantillons. L'homme ne peut plus se permettre d'exercer sur son environnement le maximum de sa puissance – la destruction de son milieu aboutirait à une autodestruction : d'où la nécessité de protéger ce qui est menacé, et de restaurer ce qui a été détruit. Ces trois relations entre l'homme et la nature – l'intégration, l'exploitation, la protection – caractérisent les trois types de sociétés qui se sont succédées dans l'Histoire : anciennes, industrielles et post-industrielles. Pour l'homme moderne, fatigué de sa ville et de son travail, fatigué de lui-même aussi, la nature représente l'innocence et la liberté – le Paradis. L'écologisme actuel est dans le prolongement du romantisme du XIX<sup>e</sup> siècle. Il y a deux cents ans, sous le coup des révolutions politiques et industrielles qui détruisirent les monuments et objets d'art en grand nombre, des voix s'élevèrent pour dire la nécessité de préserver et de conserver les chefs-d'œuvre passés du genre humain. Le musée est né de cette exigence : le présent ne peut s'édifier sur les ruines du passé, il n'y a pas d'humanité sans mémoire ni admiration. Les parcs nationaux, les réserves naturelles sont à la nature ce que les musées sont à l'art : des conservatoires qui tendent à préserver la richesse du réel contre la volonté de puissance des hommes. De même que le musée, en conservant l'art, est allé plus loin encore en restaurant les œuvres abîmées par le temps et le vandalisme des hommes, de même les laboratoires de recherche, grâce aux biotechnologies récentes, tentent de faire revivre en toujours plus nombre des espèces végétales et animales qu'on croyait à jamais disparues.

L'histoire de l'environnement, en replaçant l'homme dans les écosystèmes dont il fait partie et en s'attachant spécifiquement à l'étude de leurs interactions, exige un regard pluridisciplinaire allant des sciences humaines et sociales aux sciences de la vie et de la nature, associant de fait historiens, géographes, archéologues, biologistes et climatologues.

De plus, la crise mondiale du capitalisme a mis en évidence le fossé qui existe entre l'économie réelle et l'économie virtuelle. La course effrénée au rendement, à la consommation, aux crédits a ruiné le système bancaire mondial et mis à nu toute la violence d'un système économique ultralibéral. Il faut aujourd'hui réguler les rapports de l'homme et de la nature, accepter de réduire les richesses pour réduire les inégalités et soumettre les problèmes économiques aux problèmes écologiques. La technique introduit non seulement de nouveaux risques dans les écosystèmes, mais une dimension imprévisible des répercussions engendrées par ces risques. L'empreinte humaine sur la nature conduit à l'épuisement des ressources minières, fossiles, maritimes qui s'accompagne d'une augmentation sans précédent de dioxyde de carbone dans l'atmosphère. Entre le libéralisme naïf et le dirigisme brutal, il existe une écodémocratie située entre l'imprévoyance écologique et la décroissance résignée. L'économie doit être mobilisée pour servir l'écologie et l'écologie l'économie, car l'une et l'autre sont les sous-ensembles de la justice sociale. Ce thème met l'Histoire au service de la

société et en adéquation avec les préoccupations des Hommes à un instant précis.

J'adresse mes remerciements à tous ceux qui croient en cette manifestation culturelle et qui nous ont donné les moyens de l'organiser. La municipalité de Saint-Denis d'abord qui nous accueille et qui a accompagné notre association dans sa réalisation matérielle, le Conseil général ensuite, même si sa contribution a été largement revue à la baisse et réduite de deux tiers depuis mon accession à la présidence de l'association.

Je remercie ensuite les chercheurs qui ont accepté d'être des nôtres et de défricher ce champ novateur, ainsi que la DAAC, service du rectorat qui s'est chargé de mieux faire connaître l'événement auprès des enseignants du secondaire et qui a tout mis en œuvre pour que ceux qui le désirent puissent y participer.

Je remercie enfin les étudiants de Master Histoire 2 qui ont proposé une exposition sur ce thème, dont le vernissage va clore nos travaux de cet après-midi. Ils ont emboîté le pas des précédentes promotions en apportant leur contribution à cette Semaine de l'Histoire qui est organisée en partie pour eux, afin de briser leur isolement et de créer les conditions pour qu'ils puissent « se frotter et se limer la cervelle ici même dans la terre réunionnaise ».

Ce colloque est pluridisciplinaire, mais la part belle est faite à l'Histoire, puisque l'initiative revient à l'Association Historique Internationale de l'Océan Indien (A.H.I.O.I.).

Pour terminer ce mot introductif, et comme entrée en matière à ce colloque, je me permets de dire quelques mots sur la question des sources utiles pour aborder un tel thème. Bien sûr, tous les documents bruts ayant trait à la gestion du bien, aux structures mises en place pour l'entretenir ou lutter contre les agressions commises contre lui et provenant de l'administration coloniale, du service des Eaux et forêts, du service de l'Agriculture et de l'élevage, du service de la Voirie, du Tribunal terrier et des autres tribunaux, apportent leur lot d'informations et sont les bienvenus.

Toutefois, les autres sources auxiliaires, moins classiques, ne doivent pas être négligées. Depuis la période ancienne, la dette de l'Histoire envers la littérature est lourde. L'apport de cette source s'avère souvent mince, raison de plus pour ne pas boudier les moindres bribes.

Quand un colloque consacré au thème de L'Histoire et l'environnement en indianocéanie se tient ici à La Réunion, comment ne pas se remémorer d'entrée de jeu ce long poème intitulé « Les bois détruits », presque unique en son genre, du poète Auguste Lacaussade, dénonçant la déforestation, écrit et publié une vingtaine d'années après le lancement des principaux possesseurs de biens de production de cette île dans la fabrication industrielle du sucre, sans avoir attendu une quelconque bénédiction des

gouvernants parisiens. Je vous livre un extrait afin que vous puissiez vous rendre compte de la puissance de ce discours.

« J'ai vu des nobles fils de nos forêts superbes  
 Les grands troncs abattus dispersés dans les herbes,  
 Et de l'homme en ces lieux j'ai reconnu les pas.  
 Renversant de ses mains l'œuvre des mains divines,  
 Partout sur son passage il sème et les ruines  
     Et l'incendie et le trépas.

Que de jours ont passé sur ces monts, que d'années  
 Pour voiler de fraîcheur leurs cimes couronnées  
 D'arbres aux troncs d'airain, aux feuillages mouvants !  
 S'il faut, hélas ! Au temps des siècles pour produire,  
 A l'homme un jour suffit pour abattre et détruire  
     L'œuvre séculaire des ans.

Sur ces sommets boisés qu'un souffle tiède embaume,  
 Ma muse, blonde enfant qui naquit sous le chaume,  
 Vers des cieux bleus et clairs essaya son essor ;  
 Et butinant leur miel aux fleurs de Salazie,  
 Elle errait et cueillait sa fraîche poésie,  
     Légère abeille aux ailes d'or.  
 Peut-être avant le jour où ma tête blanchie  
 Penchera vers le sol, pesante et réfléchie,  
 Revenant à ces lieux demander leurs abris,  
 Je reverrai des monts sans verdure et sans ombres,  
 Et, pleurant en secret nos solitudes sombres,  
     Je gémirai sur leurs débris.

Je veux fermer mon cœur aux douloureux présages...  
 O gigantesques monts où dorment les nuages,  
 De vos arbres sur nous balancez les arceaux !  
 Défendant vos beaux flancs des haches meurtrières,  
 Que notre main conserve à vos têtes altières  
     Leurs chevelures de rameaux !

Et vous, doux habitants de ces lieux solitaires,  
 Hommes simples et purs, aux mœurs hospitalières,  
 Respectez-les, ces bois qu'ont respectés les ans !  
 Laissez sous leur verdure et leurs ombres profondes  
 Errer les couples blancs, jouer les têtes blondes  
     Des colombes et des enfants

...

Qu'ont-ils fait de nos bois, qu'ont-ils fait de nos terres,

Ces défricheurs venus des plages étrangères,  
Par un vent de malheur sur nos grèves jetés ?  
Ne voulant voir en eux que des déshérités,  
Notre île hospitalière accueillit leur détresse  
En mère, et sur leurs deuils mesura sa tendresse.  
Abritant leurs fronts las, de son ciel tiède et pur  
Elle étendit sur eux la coupole d'azur ;  
Sous leurs pieds écartant les épines jalouses,  
Elle ouvrit le velours de ses molles pelouses,  
Fit chanter, pour bercer leurs souvenirs amers,  
Les oiseaux de ses bois et les flots de ses mers,  
Et leur prouva par l'acte et non par la parole  
La chaude loyauté de l'amitié créole ».

La presse à l'époque coloniale répercute les réactions de la population sur la gestion du patrimoine par les gouvernants. De fait, elle représente une source digne d'être exploitée. Elle peut répercuter les plaintes des habitants faisant ressortir les conséquences des stratégies utilisées par certains maîtres pour assurer leur survie. Ainsi, le 23 janvier 1840, *Le Conservateur* publie un appel des habitants de la Montagne et de la Grande Chaloupe, las de voir des esclaves violer le droit de propriété pour prendre du bois, du foin ou du charbon. Ils agissent en toute impunité car ils sont munis d'un laissez-passer. Si l'esclave, qui exécute bêtement l'ordre reçu de son maître « comme le soldat allemand fort de sa consigne qu'il ne comprend pas » est pardonnable, par contre, le maître doit discerner les conséquences fâcheuses qui peuvent résulter de cet ordre qu'il a donné.

« L'habitant doit se pénétrer de cette vérité qu'il n'a en aucune façon le droit de donner à ses noirs la permission de se transporter à volonté sur l'habitation de son voisin pour y fourrager, dévaster et braconner tout à l'aise, car il se rend coupable d'un délit puni par la loi.

« On ne peut envoyer des noirs chercher du bois ou de l'herbe et faire du charbon, des bardeaux ou tailler des pièces d'équarrissage sur la propriété d'autrui »<sup>380</sup>.

La presse réserve des merveilles insolites qui ne peuvent qu'enrichir le questionnement et offrir des perspectives de recherches neuves. Tel est le cas d'un récit publié le 12 mai 1938 par le journal *Le Peuple* dans sa rubrique « Vieux souvenirs », faisant état, non pas d'un problème général semblable à celui évoqué par le poète Auguste Lacaussade, mais d'un cas particulier tout aussi intéressant. Le journal se fait l'écho d'une réclamation présentée au gouverneur Truitard par une Parisienne, Marie E. Peignier, qui descend par sa mère de la famille Gillot l'Etang, à propos du vieux et colossal bois noir abattu vers 1880 sur la propriété de son grand-père à l'angle des rues du

---

<sup>380</sup> ADR, 1 Per 8/1, *Le Conservateur*, 23 janvier 1840. Eaux et forêts.

Barachois (Juliette Dodu actuelle) et de Sainte-Marie, là où la colonie abrite l'Ecole Normale.

Le palais de Justice qui est non loin n'est autre que le bâtiment construit par son bisaïeul, Pierre Gillot l'Etang, par des ouvriers indiens versés dans la fabrication du stuc à partir du blanc d'œuf et des matériaux importés de l'Inde également. Marie Peignier s'intéresse à ce bois noir, car la tradition orale donne sur lui une version pathétique. Lors de la bataille qui s'est déroulée en 1810 à la Redoute au moment de la conquête anglaise, cet arbre illustre a reçu dans sa ramure un coup de canon tiré par l'assaillant. Ce titre de gloire aurait dû plaider en sa faveur lors de la prise de décision de l'abattre par les républicains. Pour perpétuer sa mémoire et non réparer cette agression, car un tel crime ne se répare pas, Mme E. Peignier propose qu'une plaque soit apposée sur le mur pour commémorer « ce vieux centenaire blessé de guerre ». « Que de fois ma grand'mère Gillot l'Etang nous a parlé de ce fameux arbre », confie-t-elle. Pour donner du sens à cette information, ce même journal cite in extenso un article consacré à l'abattage de cet arbre vénérable en 1880 par les journaux Le Réveil et Le Créole.

« Il a été abattu, on l'a débité le grand bois noir de M. Gillot l'Etang !

Et pourquoi donc ? Est-ce parce qu'il s'élevait au-dessus de ses voisins et qu'il blessait ainsi l'égalité qui doit régner dans la pousse des arbres ? Mais pas un jacquier, pas un tamarinier, pas un badamier quelque touffu qu'il eût été n'aurait pratiqué plus que lui la fraternité. Il couvrait sans distinction d'écorces tous ceux de ses semblables qui venaient croître en liberté sous son feuillage tutélaire.

Comme il était respecté ! Comme il était populaire ! Quel passant ne s'arrêtait pas pour admirer son tronc superbe, ses branches contournées par les ouragans et qui par-dessus les murs allaient s'étendre avec protection sur les emplacements d'alentour. Et il a été abattu et on l'a débité.

Lui qui était resté des siècles debout dans sa majestueuse végétation. Lui qui avait résisté aux plus violents cyclones. Lui de qui la tête au ciel était voisine, le voici maintenant roulant sur la voie publique traîné par les Buenos Aires dans la poussière et dans la boue ! Est-ce qu'on le fera passer dans la rue du Barachois ! Là, d'où il regardait les montagnes du haut de sa grandeur, là où il dominait la mer, là où il avait vu plusieurs générations de lycéens faire le chœur des écoliers sous son ombrage. Ah ! Que nous avons été péniblement impressionné l'autre jour quand nous avons regardé l'éclaircie que son abattage a laissé dans l'espace, quel vide, et que cela nous a paru triste et désolé, ce coin de cour auquel il avait donné comme un semblant de célébrité qui ne le connaissait pas dans la colonie ?

Il servait de point indicateur, de reconnaissance. On entendait : « Monsieur voulez-vous me dire où est actuellement l'Ecole Normale ? J'habite Saint-Joseph et je n'ai pas ce renseignement ? » - « Je vais vous le donner Monsieur, connaissez-vous le bois noir de M. Gillot l'Etang ? Eh bien l'Ecole Normale a la faveur de posséder ce bel arbre ». Ou bien : « Ah ! Vous

voilà ! Où diable demeurez-vous à cette heure ?” - “Mais toujours au même endroit, dans la rue du Barachois, vis-à-vis le bois noir de M. Gillot l'Étang”.

N'oublions pas qu'il avait sa légende ce vieux Mathusalem de bois noir. On raconte qu'un boulet parti de la Redoute d'un canon anglais en 1810 avait brisé une branche de son faite, laquelle branche avait poussé plus belle et plus feuillue en souvenir des canonnières anglais. Mais si ce boulet ennemi l'avait blessé, l'un de nos anciens gouverneurs avait à son égard d'une clémence rare, on pourrait dire d'un respect unique dans l'espèce. Ce digne administrateur ayant invité les propriétaires de Saint-Denis à élaguer ceux de leurs arbres qui s'étendaient par trop sur les murs avait écrit dans sa décision excepté le bois noir de M. Gillot l'Étang. Et il a été abattu, et il a été débité ».

Le Réveil conclut tristement « qui de nous n'a vu avec d'amers regrets, avec des larmes, tomber sous la hache et la scie, ce témoin muet de notre passé »<sup>381</sup>.

Au moment où les crimes se multiplient dans la colonie et où la Justice vient de prononcer la peine de mort contre une bande qui a semé la terreur dans le Sud de la colonie, le 2 juin 1911, sur un mode humoristique le journal *La Patrie Créole* relève l'irrespect de la nature chez les Cilaossiens.

« Les braves Cilaossiens coupent toujours quelque chose lorsqu'ils sont mécontents. Il y a quelques temps ils ont coupé les arbres de la forêt parce qu'ils avaient à se plaindre du gouverneur Guy. Aujourd'hui, ils en veulent à leur curé, ils coupent les fils du télégraphe. Demain, si le Piton des Neiges ne leur plaît plus, ils trouveront quelque chose à couper encore. Ils ont la manie de la section. Il faut leur envoyer les condamnés à mort de la bande à Sitarane, cela évitera les frais de transport de la guillotine et les Cilaossiens auront pour une fois au moins coupé quelque chose à propos »<sup>382</sup>.

Dans les années 1950, quand les démographes soulèvent la question de la surpopulation, les Cilaossiens sont dans le collimateur de l'administration, en tant qu'occupants sans titre, responsables de la déforestation dans le cirque et de l'érosion. Pour intimider les pouvoirs publics, ils allument le feu. Le projet d'envoi de Réunionnais à la Sakay (Madagascar) pour lutter contre le surpeuplement les concerne au premier chef<sup>383</sup>. Mais au final, les Cilaossiens ne seront pas majoritaires parmi les partants.

Les incendies des champs de cannes mais aussi des biens domaniaux qui mobilisent sapeurs-pompiers, hélicoptères et Dash 8 ces deux dernières années au Maïdo, sont là pour nous rappeler que l'incivisme envers la nature est une constante de cette société. Le pessimisme est vraiment de mise,

---

<sup>381</sup> ADR, 1 Per 81/40, *Le Peuple*, 12 mai 1938, « Vieux souvenirs ».

<sup>382</sup> ADR, 1 Per 45/10, *La Patrie Créole*, 2 juin 1911, « Les coupe toujours ».

<sup>383</sup> Voir avec intérêt, Joël de Palmas, *Une réponse au surpeuplement de La Réunion : La Sakay*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire, Université de La Réunion, 1996.



quand, au final, l'enquête judiciaire conclut qu'un sapeur-pompier – en principe chargé de défendre la vie sous toutes ses formes – s'est complu à réaliser ces destructions massives.

Pourtant, au moment de l'abolition de l'esclavage, les affranchis ont donné à toute la colonie une longue leçon sur l'amour de l'île. Alors que tous les possesseurs de biens de production craignent pour leur sécurité et s'attendent à ce que les esclaves nouvellement libérés mettent la colonie à feu et à sang, ces derniers s'honorent en adoptant une conduite digne en n'agressant pas la nature.

Le cadre ayant été fixé et l'intérêt du thème justifié, je vous souhaite un bon colloque et de fructueux débats à la fin de chaque séance de travail pendant ces trois journées.